

Les derniers combats de l'ancienne Berne [suite]

Autor(en): **Steinlen, Aimé**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **6 (1861)**

Heft 23

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-329411>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE

SUISSE

dirigée par F. LECOMTE, major fédéral.

N° 23

Lausanne, 11 Décembre 1861.

VI^e Année

SOMMAIRE. — Les derniers combats de l'ancienne Berne. Mars 1798 (suite). — **Bibliographie.** *Manteau-abri de campagne, par le capitaine belge L'heureux.* — *Méditations de caserne, par Longuet.* — *Des dromadaires dans l'armée des Etats-Unis, par le major Wayne.* — *Avenir de la cavalerie, par le colonel d'Azémar.* — **Nouvelles et chronique.** — **SUPPLÉMENT : L'Italie en 1860 (suite).**

LES DERNIERS COMBATS DE L'ANCIENNE BERNE.

(Suite.)

Cependant, à l'arrivée des Français, les deux bataillons placés en avant firent bonne contenance, et repoussèrent d'abord l'ennemi dans la forêt; une seconde attaque les repoussa à leur tour; ils reculèrent, puis revinrent à la charge; battus de nouveau, ils se jetèrent sur les troupes placées derrière eux, qui n'avaient pas eu la pensée de les soutenir, et les mirent en désordre. Encore quelques moments d'une résistance opiniâtre: mais les Français avaient débordé les Bernois, des deux côtés; leur cavalerie fila le long du marais; une de leurs pièces lança quelques obus. A la vue, ou plutôt à l'ouïe de ce projectile inconnu: « Ils tirent des bombes! ils tirent des bombes! » s'écrièrent les Bernois, et la fuite devint générale.

Plusieurs avaient cependant combattu d'une manière digne du nom suisse et avec le courage du désespoir: un vieillard du village d'Utzenstorf, rapporte Rovéréa, entendant commencer la fusillade, réunit autour de lui sa femme et ses filles, s'agenouille avec elles, adresse sa prière au ciel, lit un chapitre de la Bible, donne sa bénédiction à ses compagnes, leur distribue des hallebardes, et marche avec elles au combat. Tous y périrent. Un autre vieillard, posté derrière un cerisier, avait abattu plus d'un ennemi de son mousquet: « Suivez-nous, lui cria-t-on au commencement de la déroute, vous al-

lez être pris ou tué. — Je veux tirer encore un ou deux coups, répondit-il avec le plus grand calme ; cela ne va pas mal. » On ne le revit plus. La moitié des artilleurs avaient été blessés ou tués sur leurs pièces ; l'un d'eux, avec deux doigts emportés, continua son service jusqu'à la retraite. Les chefs, voulant du moins sauver les canons, s'y attelèrent avec le reste de leurs hommes ; mais voyant leurs efforts inutiles, ils les enclouèrent et les jetèrent dans une carrière de gravier. Puis tout se précipita du côté du Grauholz ⁽¹⁾.

Cette position, aujourd'hui, n'aurait pas la même importance. La construction du pont de la Tiefenau ouvre de Soleure sur Berne un chemin plus court, et si ce passage de l'Aar eût existé à l'époque dont nous parlons, nul doute que les principaux efforts s'y seraient portés. Mais alors, la seule grande route qui conduisit de Soleure à Berne venait se joindre dans le Grauholz même à la route d'Argovie ; cette circonstance, l'avantage des localités, indiquait ce point comme le dernier boulevard de la capitale. La position, sans être aussi formidable que le disent quelques historiens, était forte : des hauteurs rocheuses et boisées couvraient la droite des Bernois ; un bois, des marais, malheureusement à sec en ce moment à cause de la beauté de la saison, protégeaient leur gauche. Des abattis sur la route et aux deux côtés, cinq pièces de canon les défendaient en face. A gauche, derrière les abattis, était posté le bataillon Tillier, du district de Kollnnggen, à droite, le bataillon de réserve Daxelhofer, du même district. Les Bernois occupaient le haut d'une descente, et leur artillerie croisait ses feux sur le point où les deux routes se réunissaient.

L'avoyer Steiguer, le général d'Erlach et ses adjudants, d'Effinguer de Wildeg, un des officiers les plus hardis et les plus capables de l'armée ⁽²⁾, avaient passé une partie de la nuit autour du feu de bi-

(1) Pendant la fuite, des hussards français entourent deux jeunes Bernois et les pillent. L'un d'eux aperçoit un tuyau de pipe dans la poche d'un des officiers : « Ah ! citoyen, quelle belle pipe ! s'écrie-t-il, c'est bon pour moi, » et il s'en empare. Longtemps la perte de sa pipe d'écume resta sur le cœur du Bernois. Lorsque les alliés entrèrent en France, en 1813, il alla voir à Bâle son fils aîné, qui servait dans la garde prussienne. « Que dois-je vous rapporter de ce pays, si les affaires vont bien ? » demanda le jeune homme à son père. — Ecoute, si le sort des armes vous conduit jusqu'à Paris, la première pipe d'écume que tu verras à la bouche d'un Français, arrache-la en disant : Ah ! citoyen, quelle belle pipe ! c'est bon pour moi. Ces impertinents doivent apprendre à leur tour combien ces mots sonnent agréablement aux oreilles. » La chose eut lieu, et le fils rapporta à son père le trophée désiré, conquis le 30 mars à l'attaque de Paris. Il orne aujourd'hui la table du vieillard, qui vit encore et a fait graver ces mots sur la pipe : *Rétribution. Fraubrounnen, 5 mars 1798. Paris, 30 mars 1814 (Bernier Taschenbuch, 1861, p. 365. Relation du conseiller de Sturler).*

(2) Ce fut d'Effinguer qui, quelques années plus tard, en 1802, força avec une poignée d'hommes le gouvernement helvétique à rendre la ville de Berne. La relation pittoresque qu'il a écrite lui-même de ce brillant coup de main se trouve dans le *Berner Taschenbuch, 1857.*

vouac. Pendant que tristes, mais résolus, ils se préparaient à rendre le dernier devoir à la patrie, deux hommes à cheval s'approchèrent et demandèrent à parler à d'Erlach. On les fit avancer, l'un d'eux prit la parole, et tout en parlant il tirait doucement un pistolet de l'arçon de la selle. D'Effinguer s'en aperçut et saisit brusquement le pistolet ; l'homme se dégagea, partit au galop, laissant son arme aux mains de l'adjutant. Quel était cet assassin ? son but ? ses motifs ? on n'a jamais pu le savoir.

Avant le jour, on entendit de loin les coups de feu, qui se rapprochaient toujours davantage. Le soleil se leva brillant : « Je le vois se lever, je ne le verrai pas se coucher, » dit d'Erlach à Varicourt. Bientôt apparurent les hussards français, suivis de la 14^e demi-brigade d'infanterie légère, la fameuse *légion noire*. Accueillis par des décharges à mitraille, les ennemis s'arrêtèrent un instant. Schauenbourg, qui ne négligeait dans sa marche aucune des précautions de la guerre, détacha quelques compagnies pour escalader les rochers, d'autres troupes à travers le marais, et plaça en face un ou deux obusiers. Ces mouvements s'exécutant avec un parfait ensemble, en un clin d'œil les Bernois furent tournés. En vain essayèrent-ils d'envoyer sur la gauche une partie du bataillon Tillier ; pour arrêter les Français ils auraient dû être soutenus du côté de Hofwyl, et ce poste était abandonné. Néanmoins ils firent bonne contenance. L'autre moitié du bataillon Tillier luttait, il est vrai, sans vigueur ; beaucoup de soldats se tournaient à chaque décharge, sortant de leur poche des livres de prières ou même des bouteilles d'eau-de-vie, et attendaient la mort les mains jointes : mais la réserve de Daxelhofer se battait avec courage, et les canonniers du lieutenant de Rodt, malgré un obus qui avait fait sauter leur caisson et tué un homme, manœuvraient comme à l'exercice. Depuis longtemps la position était enlevée, que beaucoup résistaient encore ; l'avoyer Steiguer, assis sur un tronc d'arbre en arrière du peloton du drapeau, attendait morne et silencieux, quelque balle désirée qui le fit descendre au tombeau en même temps que sa patrie. Les balles françaises l'épargnèrent ; elles épargnèrent aussi d'Erlach, qui faisait pour rallier ses soldats des efforts héroïques. Quand on entraîna Steiguer vers sa voiture, il se trouvait presque seul.

Tout avait fui ; aux portes de la ville, à l'entrée du Breitfeld, d'Erlach essaya encore une fois de rallier ses troupes ; quelques boulets tirés de derrière par une batterie bernoise et qui vinrent tomber dans leurs rangs, les jetèrent dans un désordre complet. Dès lors ce ne fut plus qu'une déroute ; la masse se précipita sur la droite, du côté de la Schosshalde, pour gagner le chemin de Thoune ; quelques officiers,

d'Effinguer, Steck, restés seuls sur la plaine avec une pièce de gros calibre, y mirent tranquillement le feu avec de l'amadou, la rechargèrent de nouveau en vue des hussards ennemis, pour ne pas laisser aux Français leur dernière cartouche. Traits de bravoure isolés qu'on pourrait citer en grand nombre, et qui montrent du moins ce qu'en de meilleures circonstances aurait pu faire l'armée!

Cependant Schauenbourg avançait; les hussards se montraient en vue de la ville, et Berne, emportée d'assaut, allait être livrée à toutes les horreurs de la guerre, lorsqu'un jeune officier, Emmanuel de Watteville de Landshout, s'élança de son chef et seul au milieu du combat qui durait encore, parvint jusqu'à Schauenbourg et obtint une capitulation qui garantissait la vie et les propriétés. Il était environ midi. A une heure, les troupes françaises faisaient leur entrée dans cette fière cité des Zæringuen, qui depuis sa fondation n'avait jamais vu un ennemi dans ses murs ⁽¹⁾.

Les officiers fugitifs se dirigeaient vers l'Oberland. D'Erlach espérait encore pouvoir prolonger la résistance dans cette contrée d'un accès difficile, en communication par le Brunig avec le centre de la Suisse et les Petits-Cantons. Mais entre les villages de Munzingen et de Wichtrach, il est rencontré par un bataillon de réserve de l'Oberland qui accourait au secours de Berne. « Voilà le premier des traîtres! » s'écrient les soldats furieux et ivres. En vain le général veut-il les adoucir; son accent français les exaspère encore davantage. Son escorte essaie d'avancer sur un petit char; mais la foule s'accroît de paysans, d'autres militaires qui excitent sa fureur. A Wichtrach, des coups de crosse renversent tout à coup le malheureux d'Erlach. « Tuez-le! » s'écrie une femme. Mille coups de baïonnette l'achèvent, et on le laisse gisant dans un fossé. Steiguër, qui passa peu après, faillit à Munsingen éprouver le même sort, et ne dut la vie qu'à l'intervention énergique de quelques hommes ⁽²⁾. Il parvint jusqu'à Thoune, et de là se rendit dans les Petits-Cantons, brisé, mais conservant encore l'espoir de relever sa patrie.

D'autres événements avaient eu lieu le 5 mars. Le colonel de Rovéréa commandait à Aarberg sa légion romande, composée de Vaudois restés fidèles à Berne, et quelques troupes du pays allemand.

⁽¹⁾ Et qui serait tombée plus noblement, aurait dû ajouter M. Steinlen, si elle eût affronté l'assaut plutôt que de capituler. — *Réd.*

⁽²⁾ La scène dramatique racontée par Rovéréa, Steiguër découvrant sa poitrine et montrant sa décoration à ses meurtriers, qui reculent à la vue du chef de l'Etat, est démentie par les faits. La décoration et le grand cordon de l'avoyer étaient restés dans sa voiture, qui tomba au pouvoir des Français. Rovéréa, surtout dans son *Précis de la Revolution*, réimprimé dans les *Mémoires*, se laisse souvent entraîner par son imagination, et n'est pas un guide très sûr.

Isolé du reste de l'armée, ne pouvant guère compter sur les Zuricois stationnant à Frienisberg, sa bravoure téméraire ne calcula cependant pas. Il voulait, le 5 mars, faire une diversion hardie sur Buren, partit, dut rebrousser chemin, trompé par de faux rapports, et à peine avait-il reconduit à Aarberg sa troupe fatiguée, qu'une attaque des Français du côté de Nidau le reporta en avant. Rovéréa trouva l'ennemi sur la hauteur de St-Nicolas. Joyeux de le rencontrer enfin, ses Romands l'attaquèrent avec impétuosité, malgré le désavantage de la position et du nombre. Une batterie française cachée derrière des abattis, des tirailleurs postés dans un bois sur la gauche leur faisaient beaucoup de mal ; néanmoins ils continuaient d'avancer et allaient succomber glorieusement, lorsqu'un parlementaire apparut, portant l'ordre de cesser les hostilités. De Rovéréa ramena sa troupe en bon ordre, étonnant l'ennemi par sa ferme contenance. Mais il fallait songer à la sauver ; ses soldats étaient Vaudois et Brune voulait les traiter en rebelles. Sans perdre de temps, le colonel va proposer aux Zuricois de faire une trouée au travers des Français ; sur leur refus, il conduit ses troupes à Anet, vers la frontière neuchâteloise, et parvient quelques jours après, par son adresse, à conclure avec Schauenbourg une capitulation qui lui permet de licencier ses soldats. « Il s'est battu en homme de cœur et a capitulé en homme d'esprit, » dit à ce sujet l'adversaire de Rovéréa, le général français Freyssinet.

Sur la ligne du sud, les chefs bernois s'étaient préparés à prendre l'offensive le matin du 5 mars ; mais comme d'ordinaire ils se laissèrent prévenir. Tandis que la brigade Rampon restait en observation du côté de Gumminen, Pigeon ⁽¹⁾, avec la colonne de droite, devait diriger une fausse attaque sur Laupen et se porter ensuite à Neuenneck. Le général français, qui ne reçut probablement pas un contre-ordre envoyé par Brune dans la soirée ⁽²⁾, commença ses deux mouvements en même temps.

Le 5, à deux heures du matin, les Français arrivant de Bœsinguen trouvèrent à Laupen les Bernois sous les armes et avertis. Au premier choc, ils eurent l'avantage. Les uns emportent le pont, d'autres traversent la Singine, refoulent les chasseurs du jeune capitaine May ⁽³⁾

(1) Quoique les écrivains bernois attribuent à Rampon l'attaque de Laupen, la *Correspondance de Brune* (n° 143) ferait plutôt penser le contraire. La colonne de Rampon, postée de l'autre côté de la Sarine, ne pouvait venir de Bœsinguen. Du reste, les lieutenants de Brune paraissent avoir mieux compris la position que leur chef, et s'être dirigés suivant les circonstances.

(2) *Correspondance de Brune*, n° 145.

(3) Charles de May de Brandis, alors âgé d'à peine 20 ans, officier d'un téméraire courage, connu plus tard sous le nom de colonel May de Buren.

et pénétrèrent avec eux dans la ville. Mais là ils trouvent le reste des troupes bernoises, sont repoussés ou tués après une courte mêlée. Les Bernois reprennent le pont, le perdent de nouveau, et enfin, renforcés par le bataillon oberlandais Wurtemberguer, le meilleur de l'armée, prennent énergiquement l'offensive. A ce moment les Français, se voyant aux prises avec une force respectable, se retirèrent sur les hauteurs de Bœsinguen.

Pigeon avait été plus heureux à Neueneck. Là se trouvaient environ 1800 Bernois, trois bataillons et quelques compagnies isolées, avec 12 pièces de canon, sous le commandement du quartier-maître-général de Graffenried. Trois compagnies, dont deux formées des volontaires de Berne et de Zofingue, gardaient avec deux canons le pont de la Singine; le gros de l'infanterie et 10 pièces occupaient la hauteur du nord, à mi-côte des collines qui d'abord en pente douce, puis brusquement, descendent vers la rivière; à Wanguen, au bord de la grande forêt qui s'étend jusque près de Berne, était postée en réserve la compagnie de carabiniers Tschärner. Mais de Graffenried, à son arrivée, avait trouvé la troupe dans un état peu rassurant. La plupart des soldats étaient ivres; si le pain leur faisait défaut, en revanche les habitants de la contrée avaient apporté du vin par baquets. Le commandant se contenta de faire occuper le pont; du reste, point d'avant-postes, point de reconnaissances; il pensait attaquer.

Le général français, sans doute, avait quelques données sur la situation des Bernois. Au lieu de suivre ses instructions, qui lui prescrivaient de n'essayer qu'une escarmouche, de remonter la Singine et de faire filer sa brigade par Ueberstorf sur Oberbalm, afin de tourner la position ⁽¹⁾, il disposa tout pour une affaire sérieuse. Par un de ces clairs de lune voilés des premières nuits du printemps, deux colonnes françaises passent la Singine à gué au-dessus et au-dessous de Neueneck, et Pigeon commence l'attaque de front à une heure du matin. Une batterie de canons et d'obusiers ouvre un feu nourri sur le camp bernois; une colonne s'élance sur le pont; en même temps le mouvement tournant s'exécute; l'ennemi se présente de tous les côtés. Qu'attendre d'une troupe surprise dans le sommeil de l'ivresse? La résistance sur la hauteur dure un instant; puis les Bernois s'enfuient en désordre, laissant à l'ennemi presque tous leurs canons.

Le poste de la Singine avait plus longtemps tenu ferme, car le pont, perdu une fois, avait été repris à la baïonnette; les volontaires surtout firent noblement leur devoir; mais à la fin, accablés par le nombre, perdant beaucoup de monde, ils durent aussi céder et suivirent

(1) *Correspondance de Brune*, n° 143.

la fuite de leurs camarades. Le capitaine Koch, qui s'était déjà distingué à Buren, couvrit la retraite avec le peu qui restait de l'artillerie.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE.

PROJET D'UN MANTEAU-ABRI DE CAMPAGNE, par le capitaine L'HEUREUX, adjudant-major au 9^e régiment de ligne belge. — Une brochure in-8^o avec planches.

La question d'un mode convenable de bivouac préoccupe avec raison bon nombre d'officiers en Suisse et dans d'autres pays, et ce que nous avons dit des essais faits chez nous avec les tentes-abris au modèle à peu près français⁽¹⁾, nous a valu l'envoi de la brochure ci-dessus, accompagnée d'une lettre dans laquelle l'auteur ajoute quelques développements. Nous tenons ces écrits à la disposition de ceux de nos camarades qui voudraient s'occuper spécialement de cet objet. En attendant, disons que le système proposé par M. le capitaine L'Heureux nous paraît aussi ingénieux que simple. C'est un rectangle de toile imperméable et de couleur foncée, se portant en manteau par le moyen d'une corde qui fronce un des grands côtés, de manière à convertir le rectangle en tronc de cône à plis. Pour construire l'abri, on fixe un des côtés en terre, et le côté opposé à la corde tendue sur des montants. On a ainsi un toit incliné qui s'ajoute par des boutonnières à un toit voisin, le long d'une ligne qu'on peut briser à volonté, et qui décrit un polygone autour d'un centre où l'on fait le feu. Il s'agit de dresser le toit contre le vent. Les soldats sous l'abri mettent la tête vers le toit et ont les pieds tournés vers le feu. De cette façon, on a les avantages des bivouacs et de la tente. On voit en somme que le système du capitaine L'Heureux se recommande surtout par deux idées dignes d'examen : fournir aux hommes un feu en même temps qu'un abri, et noircir les tentes de manière à rendre plus difficile la tâche des reconnaissances ennemies.

MÉDITATIONS DE CASERNE, par M. A. LONGUET, officier supérieur en retraite. 2^{me} édition. 1 vol. in-8^o. Paris, librairie Leneveu.

Ce petit livre d'un officier de cavalerie français répond convenablement à son titre. Il comprend un examen successif de divers sujets se rapportant à cette arme ; il traite des différentes espèces de cavalerie, de leurs aptitudes particulières, des améliorations qu'on pourrait apporter à leur organisation et à leur instruction, le

(1) Le modèle français actuel diffère un peu de celui expérimenté en Suisse, en ce qu'il est composé non de deux rectangles et d'un triangle, mais de trois rectangles, ce qui facilite l'accouplement des camarades de tente, dans le cas où l'un d'eux vient à manquer.